

Séance du 26 octobre 2020  
(non présentée mais enregistrée à cause de la pandémie Covid 19)

**Collioure et Céret  
deux étapes décisives dans l'aventure artistique du XX<sup>ème</sup>**

**Claude LAMBOLEY**

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

---

**MOTS CLES**

Collioure, Céret, Matisse, Derain, Picasso, Braque, Daniel de Monfreid, Fauvisme, Cubisme,

**RESUME**

Collioure et Céret entrent dans l'Histoire de l'Art au début du XX<sup>e</sup> siècle avec Matisse, Derain et le Fauvisme, Picasso, Braque et le Cubisme. Cette révolution dans la conception de l'Art pictural, initiée par la découverte de la photographie, a été facilitée par la beauté des paysages, la douceur du climat, l'éclat des couleurs et l'éblouissement du soleil de ces deux bourgs catalans, mais aussi par la présence d'un foyer d'artistes locaux, ouverts à la modernité et fous de Gauguin, regroupés autour de Georges Daniel de Monfreid. Depuis, ces deux bourgs n'ont cessé d'être un aimant pour les artistes, et deux musées à la gloire de ces peintres ont vu le jour à Collioure et à Céret.

\*\*\*\*\*

**KEYWORDS**

Collioure, Céret, Matisse, Derain, Picasso, Braque, Daniel de Monfreid, Fauvism, Cubism,

**ABSTRACT**

Collioure and Céret entered the History of Art at the beginning of the 20th century with Matisse, Derain and Fauvism, Picasso, Braque and Cubism. This revolution in the conception of Pictorial Art, initiated by the discovery of photography, was facilitated by the beauty of the landscapes, the mild climate, the brilliance of the colors and the dazzling sunshine of these two Catalan towns, but also by the presence of a home for local artists, open to modernity and crazy about Gauguin, grouped around Georges Daniel de Monfreid. Since then, these two towns have continued to be a magnet for artists, and two museums to the glory of these painters have been created in Collioure and Céret.

---

À priori, rien ne laissait supposer, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, que Collioure et Céret entreraient dans l'aventure artistique du siècle suivant. Sauf que ces deux bourgs, par la beauté de leurs paysages, la douceur de leur climat, l'éclat des couleurs, l'éblouissement du soleil, vont séduire les artistes qui découvriront au tournant du siècle la terre catalane. Cette découverte arrive à point nommé. Une illusion, qui était entretenue depuis toujours, à savoir que la peinture ou la sculpture était la représentation du réel, vient de voler en

éclat avec la photographie. On prend conscience que, même dans cette représentation optique et chimique, l'image qui est obtenue est, certes, une vision de la réalité mais c'est aussi une vision à travers la sensibilité et la subjectivité du photographe. De ce fait, cette image peut être aussi une œuvre d'art. Cette constatation va interpellier les artistes qui, dès lors, vont donner libre cours à l'exploration et à l'expérimentation en matière d'expression artistique. L'Art Moderne va naître.

Déjà des artistes comme Gauguin, Cézanne ou Van Gogh avaient entrepris l'exploration de nouvelles pistes, recherchant de nouveaux modes de représentation de l'espace, de la lumière, un nouvel usage de la couleur et même de la peinture comme matière. Leur but n'était plus la représentation du « beau » ou la reproduction fidèle de la « nature », mais l'art était devenu un moyen de communiquer, une façon de s'exprimer.

La radicalisation de cette tendance sera le but d'artistes comme Vlaminck ou Chagall, Matisse ou Picasso.

## Collioure et Matisse

Collioure, au début du siècle est un charmant petit bourg de pêcheurs, dont les toits de tuiles roses s'étagent au bord d'une modeste anse fermée d'un côté par son église au clocher rose, ancienne tour sarrasine, et de l'autre par son château aux murs recuits de soleil, citadelle de Vauban mais surtout palais d'été des Rois de Majorque. Entre les deux, une petite plage en demi-lune, la plage de Voramar, avec, hissées sur le sable, de jolies barques peintes de couleurs vives, rouge, verte ou jaune, et le long de la plage, à l'ombre des platanes, des femmes de pêcheurs ravaudant d'immenses filets. Car Collioure est renommée pour la pêche aux anchois qui sont mis en tonneaux dans de modestes ateliers de salaison. La plage s'ouvre sur l'immensité bleue de la Méditerranée, ponctuée des triangles blancs des voiles latines des barques de pêcheurs qui croisent à l'horizon, *spectacle d'une mer splendide aux flots parfois assoupis, mais le plus souvent agités, tourmentés, que fait scintiller en longues trainées de lumière l'irradiante clarté du soleil*<sup>1</sup>. En arrière-plan, des collines couvertes de vignes qui cascaden vers la mer. Des bananiers, des palmiers, des figuiers, mais aussi des orangers, des citronniers, des agaves donnent un petit air africain au village dont les maisons sont badigeonnées de rose, de rouge pastèque ou de jaune safran. Sur le tout, un soleil éclatant qui met en valeur la moindre tache de couleur. Ombre et lumière, soleil et couleurs. Tout pour le plus grand bonheur d'un peintre !

Déjà, en 1887, Paul Signac y était venu. Arrivé à la barre de son bateau, séduit par sa beauté, il était resté quelques temps à Collioure, louant des chambres au-dessus d'un épicier, avant de repartir pour Saint-Tropez. En 1904, Matisse se trouve dans ce petit port varois, mais ne s'y plaît pas. Il est déçu par la facture pointilliste de Signac dont il a subi jusque-là l'influence, ce dont témoigne « *Luxe, calme et volupté* » qu'il vient de peindre mais qui ne lui convient guère, écrivant en plein désarroi : *À St Tropez, j'ai fait la connaissance de Signac et de Cross, théoriciens du divisionnisme... Toutes les toiles de cette école produisent le même effet : un peu de rose, un peu de bleu, un peu de vert, une palette très limitée avec laquelle je ne me sentais pas à l'aise.*<sup>2</sup> Alors qu'il avait

<sup>1</sup> FALGUERE J. (abbé) : Nos villes maritimes. Collioure : Notice historique, Perpignan, 1898, p. 6.

<sup>2</sup> MATISSE H. - Écrits et propos sur l'art, texte, notes et index établis par Dominique Fourcade, éd. Hermann, coll. « Savoir », 1972.

tenté une exploration vers Agay, Cannes, Nice, Monaco et Menton, à l'occasion d'un petit voyage de trois jours à la recherche de paysages stimulant son inspiration, c'est lui, Signac, qui va lui recommander d'aller à Collioure et de prendre pension chez « Rosette », avenue de la gare.

Henri Matisse avait été formé à l'École des Beaux-arts de Paris, dans l'atelier de Gustave Moreau. Ce dernier avait encouragé chacun de ses élèves à penser et à rêver son art au-delà de la virtuosité technique. Cela va pousser Matisse à développer sa peinture selon son individualité, à laisser libre court à sa personnalité. Au début, son œuvre est imprégné de classicisme et d'impressionnisme. Il a exposé pour la première fois au Salon des Cent et au Salon de la Société nationale des beaux-arts en 1896. Influencé par Turner, c'est un admirateur de Cézanne qui, dit-il est « notre maître à tous ».

Le 16 Mai 1905, Henri Matisse arrive à Collioure<sup>3</sup> par le petit tortillard qui l'a amené de Perpignan où il séjournait dans la famille de son épouse, les Parayre. Il sera suivi de son épouse et de ses enfants, quelques jours plus tard. Mis à part Signac, treize ans plus tôt, il est le premier artiste « étranger » à s'établir à Collioure. Ce voyage avait été préparé par son épouse qui, accompagnée de ses trois enfants, était venue retrouver, à Perpignan, sa sœur, Berthe, venue prendre ses fonctions de directrice de l'école normale des institutrices de Perpignan. Elle en avait profité pour explorer la région et trouver un endroit agréable et pas cher qui puisse inspirer son mari. Il s'installe donc chez Rosette, à l'hôtel de la Gare, la seule auberge du village, à 200 mètres de la gare, à droite en descendant vers le rivage. C'était alors un bâtiment sans style avec au rez-de-chaussée une grande salle meublée d'un comptoir avec une cuisine au fond et un potager sur le côté occupé par des cages à lapins ; à l'étage trois chambres. On s'est étonné de la facilité avec laquelle Matisse s'est intégré dans ce petit bourg. En ce début de siècle, les étrangers n'étaient pas très bien accueillis par les autochtones qui ne parlaient que catalan, et qui, jusqu'à l'arrivée récente du chemin de fer, n'avaient eu que peu de contact avec l'extérieur. Signac ne lui avait-il pas raconté, qu'arrivé à Port-Vendres, il avait été pris pour un espion et arrêté ? La veuve Paré dite *la Muccada*, plus connue sous le nom de Rosette, propriétaire de l'hôtel de la Gare, partageait cette méfiance vis-à-vis des étrangers. Matisse nous en a laissé un portrait taillé dans un morceau de bois, visage entêté, osseux, posé sur un cou de tortue et enserré dans une coiffe catalane.

Elle ne parlait que catalan et ses seuls clients étaient des voyageurs de commerce ou des employés du chemin de fer. Pourtant Rosette sera vite séduite par l'air de respectabilité de « Monsieur Henri », son sérieux évident avec sa barbe et ses lunettes d'instituteur, sa mise soignée et ses relations faciles avec les autochtones comme Paul Soulier, viticulteur et photographe amateur passionné qui habitait avenue de la Gare. Ce dernier sera un intermédiaire précieux pour notre peintre, il lui louera, dès juillet, une maison familiale avec terrasse donnant sur la plage du Voramar près de l'église. Auparavant, il avait loué dès son arrivée une chambre donnant sur la plage au Faubourg, quartier des pêcheurs. De nombreux tableaux y seront réalisés pendant l'été.

De fait, Matisse ne tarde pas à se faire des amis parmi les artistes roussillonnais. Dès le 20 mai, il écrit à son ami Manguin *Nous avons trouvé un hôtel bon marché (150 F par mois pour les quatre)... et j'ai loué sur le quai qu'on appelle le Faubourg une chambre qui a vue sur mer où je travaille à mon aise. J'ai comme fréquentation celle d'un peintre des Indépendants*, autrement dit un peintre qui a exposé au Salon des

---

<sup>3</sup> BAROU J.-P. - Matisse ou le miracle de Collioure. Petite bibliothèque Payot. Paris, Nouv. Edit., 2005, pp. 155p.

Indépendants, *ami de Luce*, c'est à dire de Maximilien Luce, *adepte du divisionnisme, qui s'appelle Terrus et qui est d'agréable compagnie*.<sup>4</sup>

Il s'agit là de tout un petit groupe d'artistes amoureux fous de Gauguin. Car le Roussillon, et c'est souvent ignoré, est riche d'artistes d'exception. Certains sont connus, d'autres moins et ce fut le mérite d'une exposition de nous les faire découvrir : 1898-1908. *Le Roussillon à l'origine de l'art moderne*<sup>5</sup>, qu'avaient réalisée le conservateur du Musée Rigaud de Perpignan de l'époque, M. C. Valaison, avec J. P. Barou. Tous vouent, comme le dira Dina Vierny, modèle de Maillol et fondatrice du Musée Maillol de Paris, un culte pour Gauguin<sup>6</sup>. Dans ce groupe, on y trouve Georges Daniel de Monfreid, confident de Gauguin, qui habite à Corneilla-de-Conflent, dans sa propriété de Saint-Clément. Ce dernier, peintre, sculpteur, céramiste et maître verrier est un ami de Maillol et de Gauguin qu'il a connu à Paris et dont il deviendra le confident, le correspondant quand celui-ci partira pour Tahiti et son exécuteur testamentaire à sa mort, en 1903. Pour M. C. Valaison, il ne fait aucun doute que c'est lui qui a joué un rôle essentiel dans l'installation de Matisse à Collioure<sup>7</sup>, car il connaissait l'artiste depuis 1896, et dans son intégration dans le petit cercle des artistes roussillonnais. Dans ce petit cercle, on y trouve Étienne Terrus, qui habite à Elne et qui, comme lui, venait d'exposer plusieurs toiles au dernier Salon des Indépendants, en mars-avril 1905, dont *Le Racou*, sa plage préférée, à Argelès-sur-Mer, tableau dans lequel, fauve avant les fauves, il n'hésite pas à juxtaposer le rouge violent du toit d'une cabane avec le bleu profond de la mer au mépris du principe de la complémentarité des couleurs chère à Signac. Il a été très apprécié de son vivant par des artistes comme de Monfreid, André Derain, Maillol et Henri Matisse. Par l'entremise de Terrus, Matisse fait la connaissance d'Aristide Maillol dans son mas de Banyuls-sur-Mer, le port voisin où il est né. Lorsque Matisse arrive chez le sculpteur, ce dernier était en train d'exécuter la femme accroupie dont le bronze, désormais appelé *La Méditerranée*, est placé dans le charmant patio de l'hôtel de ville de Perpignan et dont une copie marque sa tombe. Moins connus, il faut également citer Louis Codet, poète et écrivain, peintre à ses heures et la plume du groupe, Louis Bausil aux couleurs délicates, le "peintre des pêcheurs en fleurs", ni oublier le mécène du groupe, lui-même peintre à ses heures, Gustave Fayet, viticulteur richissime et collectionneur, qui possédera jusqu'à cent Gauguin. C'est dire si Matisse arrive dans un contexte local propice à l'éclosion de l'Art Moderne.

Enthousiasmé par ce séjour entre mer et montagne, accueilli amicalement par des roussillonnais ouverts à toutes les expériences picturales nouvelles, Matisse écrit, le 25 juin 1905, à son ami André Derain : *"Je ne saurais trop insister pour vous persuader qu'un séjour ici vous est absolument nécessaire pour votre travail - vous y seriez dans les conditions les plus avantageuses et vous tirerez des bénéfices pécuniaires sur le travail que vous ferez. Je suis certain que si vous m'écoutez vous vous en trouverez bien. C'est pourquoi, je vous le répète encore, venez."*<sup>8</sup>

---

<sup>4</sup> MATAMOROS J. - L'incidence du site de Collioure et du paysage dans l'œuvre de Matisse et de Derain, été 1905 in *Matisse-Derain, un été fauve*. Gallimard, 2005

<sup>5</sup> Exposition 1894-1908. *Le Roussillon à l'origine de l'art moderne*. Indigène éditions. Montpellier 1998, pp. 96p.

<sup>6</sup> VALAISON M.-C. - Des hommes libres in 1894-1908, V. *supra* n°6, p. 38-53.

<sup>7</sup> VALAISON M.-C. - Collioure et Céret entrent dans l'Histoire de l'Art Moderne. Texte dactylographié. 2013.

<sup>8</sup> Cité par J. Matamoros, in. - L'incidence du site de Collioure et du paysage dans l'œuvre de Matisse et de Derain, été 1905, V. *supra* n°4.

Matisse avait connu Derain en 1900 quand tous deux s'exerçaient à copier des œuvres de maîtres au musée du Louvre. Derain, qui avait alors 25 ans, se trouvait, selon son propre aveu, dans une phase dépressive. Il refuse tout d'abord cette invitation prétextant qu'il n'a pas d'argent et que ses parents refuseront de le laisser partir tout au bout de la France. Une carte postale insistante de Matisse finit par vaincre sa résistance. Il se rend donc à Collioure, où il arrive, vers le 5 juillet si l'on en croit la lettre qu'Amélie Matisse écrit à Jeanne, le 13 : "*M. Derain est avec nous depuis une huitaine et, avec mon mari, ils travaillent ferme malgré la forte chaleur. À quand votre visite ? Nous nous plaignons de plus en plus ici et avons déjà fait plusieurs excursions ; avons été en Espagne également et sommes enchantés de notre séjour.*"<sup>9</sup>

Naturellement, il court s'installer chez Rosette sur les conseils de Matisse. Mais, quand celle-ci vit arriver cet *espèce de géant, maigre, tout habillé de blanc, avec une longue et fine moustache, des yeux de chat et une casquette rouge sur la tête*, encombré de quantité de bagages et d'un parasol plus grand qu'un parapluie de douanier<sup>10</sup>, elle refusa catégoriquement d'avoir quoi que ce soit à voir avec cet esbroufeur habillé *comme pour le carnaval*, ordonnant en catalan à son unique employé, Mateu Muxart, de le jeter dehors. Heureusement, ce dernier parlait français, il prit la défense de cet étranger au demeurant sympathique, soulignant sa courtoisie, disant qu'il lui avait parlé gentiment et l'avait même vouvoyé (!). Finalement, elle fera une exception pour le nouveau venu. Elle lui loue une chambre à l'étage, donnant sur la cour qu'ombrageaient un figuier, un acacia et une treille. Il est entendu que le repas se prendra dans la grande pièce du rez-de-chaussée qui sert de salle à manger. Ces détails nous ont été racontés par Hilary Spurling<sup>11</sup> qui fait état du témoignage de François Bernardi, lequel avait entendu parler de cette histoire longtemps après les faits<sup>12</sup>. Mathieu Muxart avait alors 15 ans, c'était un garçon particulièrement intelligent. C'était lui aussi qui avait encouragé Rosette à accueillir Matisse. En somme, c'est peut-être grâce à lui qu'est né le Fauvisme !

Matisse, quand arrive Derain, utilise un atelier donnant sur le port d'Avall. C'est une chambre avec terrasse, sur le quai qu'on appelait alors le Faubourg, avec vue sur mer, au-dessus du Café Olo où se réunissaient les pêcheurs. Ce studio a été détruit pendant la deuxième guerre et se trouvait dans l'actuelle rue de la Démocratie. Jusqu'en septembre, Matisse et Derain peignent des vues de Collioure, des barques, des fenêtres ouvertes sur le port d'Avall. Derain écrit à Vlaminck : "*Ici, les lumières sont très fortes, les ombres très claires. L'ombre est tout un monde de clarté et de luminosité qui s'oppose à la lumière du soleil : ce qu'on appelle des reflets*"<sup>13</sup> ». Matisse croque des scènes pittoresques, reconstruit le paysage, le laisse pénétrer dans sa chambre et l'encadre dans l'ouverture de la fenêtre effaçant toute perspective. Ainsi, dans *La Fenêtre ouverte*, le port de Collioure cesse d'être un port pour devenir un tableau. Derain réalisera une trentaine d'huiles à Collioure, soit deux fois plus que Matisse. Les deux artistes travaillent avec frénésie, passant par des périodes de doutes et d'exaltation, mettant en

<sup>9</sup> Lettre d'Amélie Matisse à Jean Manguin, archives AJM in Matisse-Derain, un été fauve. V. *supra* n°4.

<sup>10</sup> BERNARDI F. - Matisse et Derain à Collioure, été 1905, Les Amis du musée de Collioure 1989, p. 26.

<sup>11</sup> SPURLING H. – The Unknow Matisse. A life of Henri Matisse : The early years, 1869-1908. New York, Knopf, 1998, pp. 505. - Matisse inconnu, Paris, éd. Du Seuil, 2001, pp. 504.

<sup>12</sup> BERNARDI F. - V. *supra* n° 10.

<sup>13</sup> Lettre de Derain à Vlaminck du 28 juillet 1905 in André Derain, Lettres à Vlaminck, éd. Philippe Dagen, Paris Flammarion, 1994, p. 161-164.

couleurs le profil du village, le clocher, le château, les filets qui sèchent sur la plage, les barques qui partent, les femmes qui ravaudent...

Ivres de couleurs, gorgés de soleil, éblouis de lumière, les deux amis en arrivent à perdre tout repère.

C'est Matisse qui peint la plage de Collioure en rouge et tente de s'en expliquer : « Vous vous étonnez, sans doute de voir une plage de cette couleur ? En réalité, elle était de sable jaune. Je me rendis compte que je l'avais peinte avec du rouge... Le lendemain, j'essayais avec du jaune ? Ça n'allait pas du tout, c'est pourquoi j'ai remis du rouge...<sup>14</sup> »

C'est Derain qui, les sens abusés, panique un instant et craint l'égarément, voire la folie. « Cette couleur m'a foutu dedans... », déclare-t-il, « Après, je me suis laissé aller à la couleur pour la couleur. J'ai perdu mes anciennes qualités...<sup>15</sup> »

Malgré la perplexité ambiante Matisse entrevoit l'aboutissement de leur recherche : *Je ne cherche plus qu'à faire chanter les couleurs sans tenir compte de toutes les règles et les interdictions, avoue-t'il même, je compose, dès lors, avec mon dessin, de façon à entrer directement dans l'arabesque et la couleur...*

Mais Derain s'ennuie un peu à Collioure, les belles catalanes lui paraissent bien trop sages. N'écrit-il pas, en août, à Vlaminck : *Dans le fond, je m'emmerde. Il n'y a pas de rigolade ici ; mais j'y reste, parce que cela m'oblige à turbiner sérieusement et de tout mon cœur*<sup>16</sup>. Ajoutant cependant plus loin : *S'il n'y avait pas eu ce sacré Salon d'automne, je ne serais pas revenu du tout*<sup>17</sup>. Fin août, Derain quitte Collioure pour Marseille par un bateau venant d'Alger. Matisse rentre à Paris début septembre via Avignon.

En octobre-novembre a lieu le 3<sup>ème</sup> Salon d'automne au Grand Palais à Paris. Dans la salle VII, Matisse expose dix oeuvres, dont *Les Toits de Collioure*, et Derain expose neuf oeuvres parmi celles de Manguin, Marquet, Vlaminck, Bonnard, Valtat, Pichot... Dans une atmosphère de scandale savamment orchestré, Émile Loubet, président de la République, refuse d'inaugurer le Salon. Le célèbre critique Louis Vauxcelles qui, dans *Gil Blas* rend compte de sa visite du Salon d'automne de 1905, écrit le 17 octobre : *Salle archi-claire, des oseurs, des outranciers, de qui il faut déchiffrer les intentions, en laissant aux malins et aux sots le droit de rire, critique trop aisée. Et c'est tout un lot d'indépendants, Marquet et compagnie, groupe qui se tient aussi fraternellement serré que, dans la précédente génération, Vuillard et ses amis.*

*Abordons, sans tarder, M. Matisse. Il a du courage, car son envoi —il le sait, du reste— aura le sort d'une vierge chrétienne livrée aux fauves du Cirque. M. Matisse est l'un des plus robustement doués des peintres d'aujourd'hui, il aurait pu obtenir de faciles bravos : il préfère s'enfoncer, errer en des recherches passionnées, demander au pointillisme plus de vibrations, de luminosités. Mais le souci de la forme souffre. M. Derain effarouchera ; il effarouche aux Indépendants. Je le crois plus affichiste que peintre. Le parti pris de son imagerie virulente, la juxtaposition facile des complémentaires sembleront à certains d'un art volontiers puéril ; reconnaissons, cependant, que ses Bateaux décoreraient heureusement le mur d'une chambre d'enfant. M. de Vlaminck épinalise ! Sa peinture, qui a l'air terrible, est, au fond, très bon enfant.*

<sup>14</sup> V. Matisse-Derain, Collioure 1905, un été fauve. Gallimard, 2005, p. 36.

<sup>15</sup> DERAÏN A. - V. *supra* n° 13.

<sup>16</sup> Lettre de Derain à Vlaminck du 5 août 1905 in André Derain, *Lettres à Vlaminck*, V. *supra* n° 13, p. 165-166

<sup>17</sup> Lettre de Derain à Vlaminck d'août 1905 in André Derain, *Lettres à Vlaminck*, V. *supra* n°13, p. 169-170.

*M. Ramon Pichot se distingue des coloristes sombres ou gais d'Espagne, ses compatriotes, qui n'ont guère de sens du caricatural : l'ennuyeux est qu'on ne sait guère s'il est caricaturiste exprès : il amuse, c'est un Dewambe, un Jean Veber madrilène ; et pourtant, son Nocturne est joli et exact...*<sup>18</sup>. C'est à cette occasion qu'il écrira cette phrase et ce mot qui deviendront célèbres : *Au centre de la salle, un torse d'enfant et un petit buste en marbre, d'Albert Marque, qui modèle avec une science délicate. La candeur de ces bustes surprend au milieu de l'orgie des tons purs : Donatello chez les fauves*. Le mot fera florès. Désormais nos peintres sont des fauves. Le groupe, ainsi désigné, est constitué de peintres certes différents mais qui ont tous en commun leur désir de se libérer des carcans esthétiques de l'époque par l'usage de la couleur pure, le rejet de la perspective, le refus de toute représentation naturaliste, la soumission du sujet à l'expression colorée. Bien que le fauvisme ait été une étape éphémère dans l'histoire de l'Art, Collioure peut être fière d'avoir été le catalyseur qui a contribué à le faire naître.

Alors qu'en 1906, Derain passe l'hiver à Londres où il découvre Turner, puis l'été à l'Estaque et à Cassis, Matisse après avoir exposé au Salon des Indépendants, revient à Collioure en novembre 1906. Il y restera jusqu'en septembre 1907, faisant ensuite de courts séjours en octobre 1908, en mars 1910 et en septembre 1914 contribuant à ancrer ce petit bourg dans l'univers du fauvisme. Sa dernière œuvre peinte à Collioure sera « *Porte-fenêtre à Collioure* », dont la couleur noire quasi monochrome, qui envahit la toile, contraste exceptionnellement avec la couleur et la lumière des œuvres antérieures, comme un signe d'adieu ou un voile de deuil au seuil de la Grande guerre qui vient d'être déclarée. Au total, Matisse eut trois demeures à Collioure : l'auberge de Dame Rosette, la maison avec terrasse donnant sur la plage de Voramar, enfin la demeure louée à Marie Astié sise avenue de la Gare, et trois ateliers : un premier au début dans le quartier du Faubourg, puis la terrasse louée par Paul Soulier dans l'été 1905 et la mansarde transformée en atelier de 1906 à 1914, que viendra déménager, Amélie, en février 1916.

Jusqu'en 1914, de nombreux peintres vont séjourner à Collioure : Louis Valtat, Henri Manguin, Albert Marquet, Maurice Vlaminck, Georges d'Espagnat, Charles Camoin, Juan Gris. Désormais, le nom de Collioure est intimement lié à l'histoire de l'Art du XX<sup>e</sup> siècle.

La guerre de 1914 mettra fin à ces séjours qui reprendront dès 1917. Mais il s'agit, alors, d'autres artistes en provenance de l'Europe entière : Henri Martin, Henri Marre, Vergé Sarrat, Jean Peské, Louis Valtat, Yves Brayer, Pinchus Krémègne, Foujita, Loutreuil, Augustin Hanicotte. Léopold Survage fréquentera Collioure entre 1925 et 1932, Albert Marquet, lui, reviendra en 1940.

La deuxième guerre mondiale provoque l'exode de plusieurs artistes qui viennent se réfugier dans le sud de la France, et notamment à Collioure. Ce fut le cas d'Edouard Pignon, de Raoul Dufy... puis, après la guerre, de Mucha, Desnoyer, Vivès, Giner, Descossy, Perrot...

## Céret et Picasso

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Céret, capitale du Vallespir, est une petite ville à l'urbanisation très dense, faite de rues étroites, comme la rue du Commerce, structurées par des maisons hautes, bien intégrées dans le paysage. Ce petit bourg de 4 000 habitants, où la cerise régnait au printemps, où l'on fabriquait des espadrilles et des bouchons de

---

<sup>18</sup> VAUXCELLES L. - Le Salon d'Automne. Supplément à Gil Blas du 17 octobre 1905. <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb344298410>

liège, où la vie était douce à l'ombre des platanes et au son des sardanes, sous un ciel toujours bleu, vivait au rythme des fêtes traditionnelles qui attiraient des milliers de visiteurs, comme la Saint-Ferréol, la Saint-Pierre, la foire et les corridas animées par d'exceptionnelles cobles, héritières d'une belle tradition musicale. Contrairement à Collioure qui ne compte pas dans son passé beaucoup de notabilités, on note dans celui de Céret de nombreuses célébrités dans le domaine de la musique comme les dynasties des Coll et des Cortie, dans celui de la poésie avec Estève Cazeponce, Juli Delpont, Jean Amade, ou encore Pierre Camo, mais aussi dans celui de la science avec Joseph Anglada (1755-1833) créateur du thermalisme, Louis Campanyo (1781-1871), fondateur du Museum de Perpignan ou encore François Jaubert de la Passa, le « père de l'irrigation (1785-1856) »<sup>19</sup>.

C'est en 1910, qu'arrivent par le train, trois personnages qui vont faire entrer cette petite ville dans l'aventure artistique du siècle et la transformer en une cité avant-gardiste : Manuel Martinez Hugué, dit Manolo le sculpteur, Déodat de Séverac, le musicien, et Frank Burty Haviland, le peintre, américain issu d'une riche famille de céramistes de Limoges. Le musicien languedocien Déodat de Séverac et Manolo, dans les brumes parisiennes, rêvent de soleil méridional. Franck Burty Haviland est tenté par les arguments de Déodat de Séverac pour venir s'installer près de la mer et de l'Espagne. Manolo et sa compagne se décident donc de partir en éclaireurs pour Amélie-les-Bains, station thermale bien connue. Mais effrayés par la foule des tuberculeux toussant et crachant qui encombrant les rues de la station thermale, ils reprennent vite le train et descendent à la station la plus proche : Céret. Frank Burty Haviland est déjà sur place ayant loué une maison à Puigcerdá, en 1909. Il y est rejoint par Déodat de Séverac, qui, bouleversé par la mort d'Albéniz, désire se rapprocher de son Lauragais natal. À l'appel de Manolo, tous se retrouvent à Céret, ils logeront à l'Hôtel du Canigou dont les prix sont raisonnables.

Le sculpteur catalan Manolo résidera dans la ville près de quinze ans, jusqu'à son départ définitif à Caldes de Montbui, en 1927, pour y soigner sa polyarthrite et où il mourra. Il laissera à Céret le Monument à Déodat de Séverac et le Monument aux morts d'Arles-sur-Tech.

Le compositeur Déodat de Séverac, auteur de *Cerdaña*, y demeurera jusqu'à sa mort en 1921, puisant son inspiration dans les racines populaires de la Catalogne. Il découvre les instruments catalans de la cobla et les intègre dans l'orchestre symphonique, provoquant tout particulièrement une surprise en les incorporant au dernier acte de son opéra *Héliogabale*, créé à Béziers le 21 août 1910.

Quant au peintre, Frank Burty Haviland, il se maria avec Joséphine Laporta et s'installera dans la ville pour de longs séjours jusqu'à sa mort, en 1971. Il achètera, en 1913 à la famille Delcros, le magnifique Couvent des Capucins, la chapelle et le domaine.

À Céret, par leur travail et par les liens qu'ils tissent avec les artistes et les amateurs éclairés locaux, les trois amis créent un véritable foyer artistique. Participent à cette aventure Victor Craste, Pierre Camo, Étienne Terrus et Aristide Maillol dont nous avons évoqué la mémoire à Collioure, ainsi que Michel Aribaud, amateur d'art et négociant en vins, qui lèguera sa collection à la ville, en vue de la création d'un musée à Céret. Pourtant, à la différence de Collioure, qui est ancrée dans l'art pictural, Céret était surtout tournée vers la musique avec ses cobla renommées.

---

<sup>19</sup> BAROU J.-P. - Op. cit. *supra* n°3, p. 76-77.



C'est là, au cours de l'été 1911, que Pablo Picasso, accompagné de Fernande, retrouve ses amis Manolo, Haviland et Déodat de Sèverac. Picasso rêvait, lui-aussi, de retrouver l'ambiance de la Catalogne, mais il n'était pas question pour lui de venir à Collioure, lieu identifié à Matisse qu'il considérait comme un rival. Ils s'étaient connus chez Léo et Gertrude Stein, mais tout les opposait, autant Matisse était disert autant Picasso était maussade. Surtout l'Espagnol était convaincu que le véritable inventeur du Fauvisme était Derain qu'il appréciait et non Matisse, ce « poseur ». Comme le dira Gertrude Stein « *Matisse et Picasso devinrent amis, mais ils étaient ennemis* »<sup>20</sup>. Ils resteront ces frères ennemis et leur rivalité se manifesterà en 1907 par deux chefs d'œuvres : *Le nu bleu. Souvenir de Biskra* de Matisse et *Les Demoiselles d'Avignon* de Picasso.

Qualifiée de "Mecque du cubisme" par André Salmon<sup>21</sup>, Céret va alors devenir un lieu de collaboration plastique et picturale étroite. Picasso, désormais à l'abri des soucis financiers grâce à Kahnweiler, loue le premier étage de la maison Delcros, grande maison bourgeoise donnant sur un vaste parc. Il y invite d'autres amis, parmi eux Georges Braque. Jean-Pierre Barou nous fait dans son livre une intéressante description de leur vie quotidienne<sup>22</sup>. Braque arrive à Céret à la mi-août, logeant à l'hôtel du Canigou mais travaillant dans la maison Delcros. Tous deux y font des recherches sur un nouveau langage pictural, qui sera appelé le cubisme. Leur objectif est de représenter les objets comme ils sont réellement avec leurs différents points de vue, leur volume, leurs matières. Ils s'affranchissent des lois de la perspective. Le motif qui est représenté n'est plus la motivation principale du tableau. C'est le jeu de la composition qui prime et qui permet de déchiffrer le sujet représenté. Des volumes pourtant opposés se raccordent sur la surface de la toile créant un nouveau rythme plastique. L'objet est déconstruit et toutes ses facettes sont représentées en fragments sans aucun égard pour la perspective. C'est notre regard qui apprend à distinguer les informations et qui reconstituent les objets, les personnages, leur relation, une ambiance... Ils réalisent des œuvres majeures du cubisme analytique. Picasso évoluera ensuite, lors de ses séjours de 1912 et 1913, vers le cubisme synthétique avec le retour de la couleur et l'utilisation révolutionnaire des "papiers collés" qui réintroduisent une part de réalité.

Juan Gris, Auguste Herbin et Max Jacob retrouvent Picasso en 1913. Juan Gris peint notamment deux magnifiques paysages des collines de Col de Bousells ; Auguste Herbin réalise une impressionnante série de paysages cubistes de Céret et en particulier une belle série sur les ponts ; Max Jacob, qui réside avec Picasso à la maison Delcros, écrit des poèmes et réalise une série de dessins. Il anime les soirées du Grand Café qui réunissent nos artistes pour des échanges d'idées et des confrontations d'expérience.

D'autres artistes suivront les traces des peintres du Bateau-lavoir : Kisling, Francis Picabia, Jean Marchand, Georges Deniker, Marc Lafargue, Enric Casanovas, Joaquim Sunyer, Ramon Pichot...

La Première Guerre mondiale suspend provisoirement cette nouvelle dynamique culturelle. Mais elle laisse à Céret une empreinte durable, comme en témoigne le Monument aux morts, commandé en 1919 au sculpteur Aristide Maillol, pour la Place de la Liberté.

---

<sup>20</sup> BAROU J.-P. - Op. cit. *supra* n°3, p. 55-56.

<sup>21</sup> DUCHATEAU Y. - La Mecque du Cubisme, 1900-1950, le demi-siècle qui a fait entrer Céret dans l'Histoire de l'Art, éd. Alter Ego, Céret, 2011, pp. 364.

<sup>22</sup> BAROU J.-P. - Op. cit. *supra* n°3, p. 76-80.

Après la guerre de 14, la seconde vague des séjours d'artistes à Céret est initiée par Pierre Brune qui quitte son atelier de la cité Falguière à Paris pour s'installer dans la ville. Sur les ruines de l'ancien château, il fait bâtir "le Castellàs", un atelier-résidence où il reçoit ses amis de Montparnasse et de "La Ruche", fréquentée par les artistes d'Europe centrale.

C'est ainsi que Céret voit arriver Krémègne et Soutine, anciens élèves de l'école des Beaux Arts de Vilnius, en Lituanie, pensionnaires de "La Ruche" à Paris depuis 1913. Arrivé en 1918, Pinkus Krémègne partagera sa vie entre Paris et Céret, où il fait également bâtir, en 1960, son atelier-résidence situé à côté des Capucins. Attaché à cette petite ville, il peindra de nombreux paysages de la ville jusqu'à sa mort en 1981.

Soutine rejoint Krémène à Céret, en 1919, envoyé par le marchand d'art, Zborowski, et y réside jusqu'en 1922, pour y développer une production expressionniste abondante de paysages, de portraits et de natures mortes. Sa vie y est misérable, *logeant dans une sorte d'étable à cochons. Il se lève à quatre heures du matin, fait vingt kilomètres à pied, chargé de ses toiles et couleurs, pour trouver un site qui lui plaise, et rentre se coucher en oubliant de manger. Puis il décloue sa toile et, l'ayant étendue sur celle de la veille, il s'endort à côté*<sup>23</sup>. Dépenaillé et crasseux, il est mal accepté des habitants qui l'appellent *le peintre brut*. Torturé par un ulcère gastrique qui lui sera fatal et qu'il traite par le lait et le bismuth, ses toiles, témoins de ses souffrances sont *les sœurs suppliciées des paysages. De la couleur comme de la lave, vert-orange-rouge, appliquée d'une geste plein de panique et de rage. Des maisons qui vacillent dans le paysage effaré, les fenêtres sont des yeux de fantômes. Des arbres recourbés comme des poulpes avec leurs tentacules. Des rues qui se cabrent. Des talus effondrés, des chemins fouettés par le vent, bossus, crevassés*<sup>24</sup>. Il hait Céret. Il hait ses toiles, il en détruira de nombreuses. Pourtant cinquante-deux des œuvres réalisées sur place, entreront dans la Fondation du célèbre Docteur Barnes, à Philadelphie, que fascinera le *Petit pâtissier*, le jeune Zocchetto de Céret, avec son oreille droite décollée et son mouchoir rouge sang serré sur son estomac. Le séjour à Céret le fera basculer subitement de la pauvreté extrême à une aisance matérielle certaine.

André Masson arrive la même année, accompagné de Maurice Loutreuil, son camarade d'atelier de fresque de Paul Baudoin. Il se marie l'année suivante avec la ckrétane Odette Caballé. Il peint une série de paysages post-cézaniens, avant de faire évoluer sa peinture, au contact de Soutine.

Marc Chagall, arrivé à Paris en 1910, s'installe au mas Lloret en 1928-1929, sur les traces de ses amis de La Ruche. Il y travaille solitairement, vraisemblablement sur la série des 28 gravures des fables de La Fontaine.

D'autres artistes retrouvent ou découvrent Céret : Auguste Herbin entre 1918 et 1923, Max Jacob en 1918, Juan Gris entre 1921 et 1922, André Lhote et Berthol Mahn en 1928, Jean Osouf et Tristan Tzara l'année suivante, René Carvillani en 1934, Joan Maragall, qui effectue de nombreux séjours dans la ville entre 1921 et 1937, et Jean Dubuffet en 1939.

Céret devient lieu d'asile des artistes. C'est une évidence en 1940, quand Céret devient le refuge des peintres et des intellectuels parisiens, comme Jean Cassou, Jean Cocteau, Marc Saint-Saëns, Albert Marquet ou Raoul Dufy<sup>25</sup> qui, d'abord réfugié à Nice,

<sup>23</sup> Zborowsky cité par Anne Juranville : Chaïm Soutine : La mélancolie du « dernier peintre maudit », ERES | « Figures de la psychanalyse », 2013/2 n° 26, 253-269.

<sup>24</sup> DUTLI R. – Le dernier voyage de Soutine. Ed. Le bruit du temps. 2016. pp. 270.

<sup>25</sup> LAMBOLEY C. - Raoul Dufy, un illustre rhumatisant en Roussillon, Monspeliensis hippocrates, 1998, 6, 11-17 ; Raoul Dufy, l'ivresse des couleurs, une passion fatale, Bull. Académie des

dont est originaire son épouse, s'installe dès 1940 à Céret, dans les Pyrénées-Orientales. Il espère y trouver santé et sécurité. C'est là, que, grabataire, paralysé par une crise de polyarthrite, installé dans un logement misérable, le trouva le docteur Pierre Nicolau. Averti par son ami le peintre Pierre Brune, il alla le chercher, et l'hospitalisa dans sa clinique des Platanes à Perpignan.

Après la seconde guerre mondiale, le séjour d'André Marchand marque la fin des villégiatures groupées d'artistes. Toutefois d'autres créateurs viendront individuellement s'y installer, comme André Eulry à partir de 1955, qui séjournera à Céret jusqu'à sa mort en 1980 ou Joan Ponç qui passera à Céret les hivers de 1976 à 1980.

## Que reste-t-il cent ans plus tard ?

Dans l'effervescence artistique de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, Collioure et Céret ont été le creuset où, par une alchimie mystérieuse, sont nés deux étapes importantes de l'Art Moderne, la Fauvisme et le Cubisme. Ils ont aussi été deux aimants qui ont attiré quantité de peintres et d'artistes. Qu'en est-il aujourd'hui, un siècle plus tard ?

Bien sûr, ces deux bourgs ont perdu, avec le temps, beaucoup du pittoresque qui plaisait tant aux peintres. Les jolies barques colorées hissées sur le rivage et les pêcheurs halant leurs filets ont fait place à des parasols multicolores et à la multitude des estivants se vautrant sur la plage. Les petites industries qui les faisaient vivre ont été supplantées par l'industrie du tourisme avec ses avantages financiers mais aussi sa pollution. Leur notoriété fait qu'ils sont, l'été, envahis de touristes et qu'y circuler devient une gageure. Néanmoins, il reste toujours le soleil, la lumière, la couleur. Aussi les peintres, de talents divers, surtout à Collioure, y sont-ils toujours aussi nombreux et des galeries d'art se trouvent à tous les coins de rues.

Mais le souvenir de ces grands artistes fondateurs est toujours présent, grâce aux deux musées dont des artistes et des amateurs éclairés ont inspiré la création.

Collioure doit au peintre Jean Peské, d'origine russe (1870-1949), qui a fréquenté Collioure depuis le tout début du XX<sup>e</sup> siècle, la constitution initiale du fonds du musée en 1934. Installée d'abord dans la mairie, la collection comptait alors 190 œuvres – toiles, dessins et lithographies – offertes par ses amis artistes, dont notamment des œuvres de Valtat, d'Espagnat et Brayer.

L'association des Amis du musée voit le jour dans les années 1980, et incite la municipalité à ouvrir le musée dans la villa de l'ancien sénateur Gaston Pams, permettant dans le même temps d'en sauver la magnifique colline, aujourd'hui reconvertie en parc public. Grâce aux donations d'artistes, legs, dépôts et acquisitions, le musée compte aujourd'hui, près de 1 400 œuvres sous la protection de sa conservatrice actuelle, Mme Joséphine Matamoros.

À Céret, c'est Franck Burty Haviland et Pierre Brune qui se lancent en 1948 dans l'aventure de la création d'un Musée d'Art Moderne à Céret. Les deux peintres, s'attachent à collecter des œuvres chez les artistes ayant séjourné à Céret. Matisse et Picasso notamment sont les « deux locomotives » du projet, Picasso faisant au final le

---

sciences et lettres de Montpellier, NS, 1999, 30, 243-254 ; Le destin douloureux de deux artistes de génie : Renoir et Dufy, Trulli imp. 2008, 149-161 ; Deux rhumatisants au soleil du midi : Renoir et Dufy, Bull. Académie des sciences et lettres de Montpellier, NS, 2010, 41, 345-361 ; À propos de la polyarthrite de Raoul Dufy (1935-1953) Bull. Académie des sciences et lettres de Montpellier, NS, 2019, 50, 1-14.

don considérable de 53 œuvres au Musée. Matisse, quant à lui, offre 14 dessins préparatoires des peintures fauves réalisées à Collioure en 1905. Cet ensemble va enrichir le don conséquent de Mme Aribaud qui avait légué à la ville, en janvier 1934, la collection de son mari qui comprenait des peintures de Juan Gris, Auguste Herbin, André Masson, Kisling, Manolo... Le musée est inauguré en 1950. Il siège alors dans un ancien couvent des Carmes. Son conservateur est Pierre Brune.

Durant l'été 1953, Picasso rend visite à Pierre Brune, à cette occasion il offre au Musée la fantastique série des Coupelles taumachiques. Picasso reviendra, en visite, assister aux corridas de la Saint-Ferréol durant trois ans.

Pierre Brune décède en 1956. C'est tout naturellement Frank Burty Haviland qui lui succède au poste de conservateur. Il exerce cette fonction jusqu'en 1961.

Pour la petite histoire, j'ajouterai qu'en 1965, Céret reçoit la visite de Salvador Dali<sup>26</sup>, venu en voisin de Cadaques-Port Lligat, la troisième corne avec Collioure et Céret du triangle d'or catalan de l'Art moderne, contribuant à donner à ce petit bourg un supplément de lettres de noblesse. Naturellement les céretans sont très honorés et reçoivent le maître de manière grandiose. Arrivé en calèche et en fanfare, suivi du Conseil Municipal, et des pompiers, accompagné d'une banda et d'une cobla, il traverse dignement la ville. Sur le parcours, la foule est immense. Après un discours, place Picasso, sous un rhinocéros de carton-pâte, c'est là qu'il annonce son mariage avec Gala et sa résurrection. Puis tout le monde se dirige vers le syndicat d'initiative où se déroule la fameuse cérémonie de la résurrection de Dali, dans un décor de coccinelles et de papillons géants entourant un squelette de deux mètres de haut dont le bras articulé offre une rose au maître et dont le thorax s'ouvre pour laisser passer une petite fille munie d'un bouquet de fleurs. En fin de journée, après ce happening délirant, le maître et sa suite regagneront Perpignan en wagon à marchandises.

En 1966, sous l'impulsion du nouveau conservateur (de 1966 à 1969) Claude Massé, le musée s'ouvre à l'art contemporain.

En 1986, c'est à une nouvelle conservatrice : Joséphine Matamoros, qu'est confiée la mission de moderniser la structure. Le nouveau bâtiment est inauguré en décembre 1993 par le Président de la République, François Mitterrand. Depuis les années 90, les grandes expositions historiques - Herbin, Chagall, Picasso, Soutine, Dufy - ont contribué à faire connaître cette histoire remarquable qui s'est déroulée à Céret au XX<sup>e</sup> siècle.

La Catalogne a été de tout temps une terre d'art dont témoigne, entre autres, la profusion des chapelles wisigothiques et des églises romanes éparpillées dans tous les coins de son territoire, sentinelles avancées face à l'Islam conquérant. Il n'est donc pas étonnant qu'elle ait servi de révélateur à la naissance sur son sol de deux manifestations essentielles de l'Art au XX<sup>e</sup> siècle, en rupture avec les canons esthétiques qui s'imposaient depuis l'Antiquité grecque et la Renaissance : le Fauvisme et le Cubisme. Certes, cette naissance avait été précédée de précurseurs comme Van Gogh, Cézanne ou surtout Gauguin, mais l'existence dans la région de Collioure et de Céret d'un foyer d'artistes ouverts à la modernité et fous de Gauguin a été un terreau essentiel. Par ailleurs les univers contrastés de Collioure, lumineux et coloré, et de Céret, austère et assombri par les noirs versants des montagnes proches, ne sont pas pour rien dans l'expression artistique qui est toute de sensations chez Matisse qui peint ce qu'il éprouve et non ce

---

<sup>26</sup> LAMBOLEY C. - Sur les pas de Dali en Catalogne, Bull. Académie des sciences et lettres de Montpellier, NS, 2009, 40, 395-405.

qu'il voit<sup>27</sup>, alors qu'elle me paraît plus cérébrale chez Picasso et Braque qui déconstruisent ce qu'ils voient. Bien que n'étant pas un historien de l'Art mais seulement un modeste amateur d'art, il m'a semblé intéressant de souligner le rôle important qu'a joué dans l'aventure artistique du XX<sup>e</sup> siècle ce petit coin de notre belle région occitane.



Collioure. La terrasse de l'atelier de Matisse sur la plage de Voramar



Céret. Le Grand Café où Picasso retrouvait ses amis

---

<sup>27</sup> MAC CHESNEY C. T., Matisse : « *Quand je travaille, j'essaye de ne jamais penser, seulement de sentir* ». A talk with Matisse, *New York Times Magazine*, 9 mai 1913, cité par Claudine Grammont in *Matisse-Derain, Collioure 1905, supra* n° 4, p. 278.